

PANAJOTIS KANELLOPOULOS

Observations historiques

sur

l'idée de la société

Une page de mythologie politique

Extrait de « RIVISTA DI SOCIOLOGIA »

Gennalo-Marzo 1934



RIVISTA DI SOCIOLOGIA
DIREZIONE E AMMINISTRAZIONE
5, Square de la Mutualité, PARIS (5°)

E.Υ.Δ της Κ.τ.Π
ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2006

Observations historiques

sur

l'idée de la société

UNE PAGE DE MYTHOLOGIE POLITIQUE

PAR

PANAJOTIS KANELLOPOULOS

Professeur de Sociologie à l'Université d'Athènes

I. — La notion de la société était hier encore inconnue. Sa découverte a constitué une des caractéristiques principales du mouvement de la classe bourgeoise. La « société » a été découverte en premier lieu par le bourgeois. Non pas le bourgeois du vingtième siècle — cet être lourd et privé de toute initiative morale et intellectuelle, — mais le bourgeois militant du XVIII^e siècle, qui, attaquant l'Etat, avait besoin d'opposer une nouvelle idée à la vieille conception de l'Etat. L'idée de la société est née comme une arme contre l'Etat, comme moyen d'opposition, comme un organe de lutte. Et même la sociologie est née comme une science d'opposition (*Carl Brinkmann*).

Mais à quoi est dû le fait que l'idée de la société est née seulement pendant l'époque moderne ? La réponse, que nous donnerons à cette question, ne concerne pas simplement l'histoire de la science ou de l'esprit en général. Le fait, que la notion de la société était inconnue ou presque inconnue jusqu'au XVIII^e siècle, est dû à des raisons, qui ne proviennent pas d'une simple et fortuite insuffisance de connaissances, mais doivent être recherchées dans l'histoire de la société elle-même.

II. — Lorsque l'esprit de la Renaissance a commencé à disperser les conditions, sous lesquelles vivait l'homme du Moyen Age, la société de l'Europe occidentale avait besoin d'un nouveau symbole correspondant à la nouvelle réalité qu'elle incarnait. Lorsque la civilisation européenne a été livrée à la critique de la Renaissance (la Renaissance a été une époque de critique et de liquidation par excellence), elle

dements. La religion du peuple est messianique ; le peuple vit dans l'attente du miracle ! En tout cas, ce qui est commun à la ville et au peuple, à l'Hellène habitant de la ville et au Chrétien habitant de l'Univers, est ceci : tous les deux, l'Hellène et le Chrétien ne connaissent leur proche que sous la présupposition de la loi, qui les unit avec lui. La notion de la société n'existe pas dans leur conscience. Le mouvement des Stoïciens dans l'antiquité est né justement par opposition contre ce manque. Il était dit que la notion de la société jaillirait de l'idée de l'anarchie. Si les Stoïciens ne sont pas parvenus à la saisir pleinement, ceci est dû peut-être au fait que le Christianisme, étant entré avec le temps dans leur philosophie, a falsifié la source d'où elle avait jaillit.

III. — La Renaissance a donc trouvé ces deux types, l'Hellène et le Chrétien, non seulement en contradiction l'un à l'autre, mais même coïncidant par hasard à leur relation négative envers la société. Cette disposition négative qu'ils avaient, ou plutôt le fait que leur nature coïncidait en ce point, a été exploité par la Renaissance, qui se présenta au commencement avec le but de la rendre consciente, créant ainsi un point de contact conscient entre ces deux mondes adverses. Comme un point pareil a été employé l'idée de l' « Etat », dont la première forme consciente est due à l'esprit de la Renaissance ou plutôt à l'esprit du « Barock » (XVII^e siècle), qui, quoique se présentant en général sous la forme d'un mouvement contre-révolutionnaire et antiréformiste (*Karl Joël*), symbolisait cependant, en ce qui concerne ce point, une certaine continuation (ou, si l'on veut, une continuation « réformée ») de l'esprit de la Renaissance.

Mais comment l'idée de l'Etat a-t-elle pu servir comme point de contact entre l'Hellène et le Chrétien ?

Nous avons déjà dit que la conciliation des mondes, que ces deux types représentaient, ne pouvait s'obtenir que si ces mondes acquéraient la conscience de leur disposition négative à l'égard de ce que nous appelons aujourd'hui la « société ». Mais nous avons vu également que chacun d'eux puisait cette disposition négative dans des sources différentes. Symbole et loi de l'un était la ville. Symbole et loi de l'autre était le peuple en tant que masse physique informe, comme matière brute. Il

était donc nécessaire de trouver un troisième facteur qui pourrait signifier la synthèse entre la ville et le peuple. Cette synthèse parut symboliser l'idée de l'Etat et justement l'idée européenne de l'Etat, comme elle fut inaugurée par la Renaissance. L'Etat n'est ni la ville seule, ni le peuple comme tel. La signification mondiale de l'Etat de la Renaissance, et par là de l'idée moderne de l'Etat, consiste précisément dans le fait qu'aucun de ces deux éléments n'a été plus favorisé que l'autre ; l'Etat est né de l'équilibre qui s'est établi pour la première fois dans l'histoire entre ces deux éléments. Les Etats orientaux, — même lorsqu'ils avaient des capitales riches et célèbres, — étaient principalement des peuples. De grands peuples avec d'énormes étendues d'action. Et même la plus riche capitale de ces Etats avait le caractère d'un campement provisoire. Toutes les fois que les représentants blonds et fiers de l'Occident ou du Nord osaient conquérir ces villes, ces peuples ne subissaient pas de défaite, leur existence, presque indépendante de toute organisation politique, n'était pas ébranlée. Ils échangeaient facilement leurs villes avec les profondeurs du désert ou avec les lits des fleuves, en tout cas, avec la virginité de la nature sauvage. Est-ce que cela s'applique aussi aux habitants des villes classiques de l'Occident ? Est-ce que les habitants de ces villes formaient des « peuples » capables de sauvegarder même loin de leur foyer paternel leur cohésion historique ? Peut-on se figurer l'Athénien sans Athènes, le Spartiate sans Sparte ? Peut-on se figurer le Romain sans Rome ? Même lorsque les légions romaines s'étendaient jusqu'au Nord britannique et l'Orient asiatique, leur centre et leur âme restait la ville, Rome. L'Empire romain ne pouvait être compris que comme un prolongement idéal de la ville une et éternelle. La législation romaine en témoigne éloquemment, ainsi que la manière d'être du citoyen romain (au moins jusqu'à la « *constitutio Antoniniana* »). C'est la ville qui dictait sa loi à l'univers. La Ville-Etat romaine n'était pas un Etat dans le sens moderne du mot.

L'Etat de la Renaissance, — et c'est surtout la France qui a incarné cet Etat, — puise sa signification historique dans le fait qu'il est né de l'équilibre réfléchi des éléments, que l'histoire avait présentés jusque-là comme incompatibles ou

plutôt comme se rapportant mal entre eux. La ville, qui servait de centre au royaume français, avait comme véhicules de l'idée de l'Etat, non seulement ses habitants, mais le peuple français tout entier que la politique intelligente des rois de France, — depuis l'époque de Louis XI jusqu'à Louis XIV (*Comte de Saint-Simon*), — avait concentré autour de la couronne. La France se présente comme le royaume chrétien par excellence de la Renaissance. Les deux mondes, — le monde chrétien et le monde hellénique, le chaos et la mesure, — ont trouvé dans l'idée de l'Etat (comme elle a été incarnée surtout par la France) leur point de contact. La relation négative de ces mondes en ce qui concerne la « société », quoique provenant de raisons différentes, trouva cependant un symbole commun, un symbole par lequel fut réalisée leur première conciliation. Il s'agit naturellement d'une conciliation qui, selon tout l'esprit de la Renaissance, ne se fit pas physiquement et organiquement, mais par des moyens logiques et par une construction pour ainsi dire artificielle. Mais cela importe peu. La conciliation s'est faite ; elle a eu pour symbole l'Etat de la Renaissance, cet Etat qui rendit consciente et canalisa vers la même direction la disposition négative envers la société du monde hellénique et du monde chrétien.

IV. — La Renaissance ne connaît que l'Etat. Le premier apôtre conscient de l'idée d'un acheminement idéologique vers l'Etat fut *Jean Bodin*. Se tenant (de même que l'autre précurseur génial de l'Etat absolutiste, *Niccolò Machiavelli*) sur les limites qui séparent, chronologiquement et logiquement, le Moyen Age et la Renaissance, il proclama le principe célèbre de la souveraineté de l'Etat. Son enseignement inaugure l'esprit de la Renaissance, qui se tournait vers l'Etat comme vers un Dieu. C'est de *Bodin* que proviennent les premiers principes de mercantilisme. L'Etat se présente comme le seul régulateur de la vie économique elle-même. La société, comme véhicule indépendant ou même comme simple facteur de la vie économique, est inconnue. La conscience de l'époque et même la conscience scientifique ne reconnaissent pas les hommes comme membres de la société, mais comme sujets d'Etats, et même ce qui s'appelait la « société » de la Renaissance ou plutôt du « Barock » (les salons du xvii^e siècle) se

développa, non pas comme une société autonome, mais comme une société politique, dont l'Etat était la mesure et le rythme, la loi et le but. A ce qui a été dit plus haut correspond aussi le fait que les mercantilistes, quoiqu'ils se fussent adonnés à des recherches économiques, ne créèrent cependant pas une science économique et par là sociologique, mais contribuèrent simplement au développement de la science de l'Etat. Le fait suivant est caractéristique : *Antoine de Montchrétien* nomma la science qui s'occupe des phénomènes économiques « économie politique », désirant accentuer par cette dénomination que cette science a pour objet les moyens, par lesquels on assure la richesse et le bonheur des Etats ; cette dénomination, qui a été conservée jusqu'à aujourd'hui, nous vient d'une époque, à laquelle il était impossible de considérer l'étude de l'économie comme une science autonome. De même que les observations, qui pendant le Moyen Age ont été faites sur les phénomènes économiques (et plusieurs scolastiques et pères de l'Eglise occidentale se sont distingués dans ces observations), portent le sceau de l'esprit théologique, qui les a dirigées, les recherches des mercantilistes jusqu'à *Petty* constituent simplement une branche de la science politique générale (*Edgar Salin*). Il n'était vraiment pas possible qu'il en fût autrement. La Renaissance fut la dernière période de l'histoire de l'humanité qui, se présentant sous une forme unique, — une forme que ne disloquaient pas les cris anarchiques, qui se faisaient entendre de temps à autre, — a tout rapporté à un principe entier et indivisible. L'Etat fut pour la Renaissance ce que l'art fut pour les temps classiques d'Athènes et la religion pour le Moyen Age. Il n'était pas possible qu'un autre principe fit concurrence à la souveraineté de l'Etat. C'est de l'esprit de la Renaissance que procède aussi l'idée du « despotisme éclairé », qui a survécu à son esprit et qui considère tout, même les arts et les lettres, comme se trouvant sous la tutelle de l'Etat. La Renaissance ne connaît pas d'autres valeurs en dehors de celles qui servent (directement ou indirectement) l'Etat ou qui tout au moins ne l'attaquent pas. Ses symboles sont la mesure et la discipline (*Fritz Strich* contra *J. Burckhardt*). L'émancipation de l'individu, que l'esprit de la Renaissance a provoquée, ne signifiait que son émancipation à l'égard des puissances obscures du sang et du

sentiment. Au fond, la Renaissance a émancipé l'individu en l'affranchissant de ces puissances à la fois obscures et miraculeuses pour le soumettre à une froide hiérarchie de valeurs sévèrement constituées, à la tête desquelles se tenait l'Etat.

V. — Mais le fait, que l'Etat s'est attaché à tout ce qui composait la réalité économique, sociale et intellectuelle de l'époque, ce fait marqua en même temps l'ébranlement de son prestige. L'Etat a été élevé au rang de valeur absolue, non pas comme une forme abstraite, une idée, mais comme un contenu historique défini. Ainsi, par exemple, la souveraineté de l'Etat, que *Bodin* a enseignée, ne signifiait pas la souveraineté de l'Etat lui-même, mais la souveraineté du monarque d'une façon concrète. Il était ainsi naturel que tous ceux dont les intérêts et les idées n'étaient pas protégées par lui, se tournassent contre l'Etat. Et il était naturel qu'ils se tournassent contre l'Etat en général, parce que l'homme de cette époque ne faisait pas de distinction entre l'Etat comme tel, c'est-à-dire comme une forme abstraite d'une association humaine, et l'Etat historique déterminé qu'incarnait la monarchie absolue. Ce sont les publicistes imbus de l'idéalisme allemand, qui, les premiers, firent cette distinction, et qui, comme représentants, non pas de la classe bourgeoise luttante, mais de la classe bourgeoise victorieuse, devaient concilier l'idée de l'Etat avec l'idée de cette classe. Le bourgeois poursuivi et militant, le bourgeois du XVIII^e siècle, se tournant contre l'Etat despotique, se tourna aussi contre l'Etat en général et n'établit pas la distinction, à laquelle ses descendants plus heureux que lui ont procédé. L'idée de l'Etat devait être remplacée dans sa conscience par une autre idée. L'idée de la « société », se présentant pour la première fois d'une manière consciente et systématique, fut utilisée comme destinée à remplacer l'idée de l'Etat.

VI. — L'économie en tant que manifestation la plus immédiate de la vie sociale, l'économie libérale que le bourgeois tâcha de réaliser, n'avait pas besoin d'une réglementation étatique. Les lois de l'Etat ont été remplacées dans la conscience du bourgeois par l'idée des lois de la nature. Le bourgeois est né comme ennemi de l'Etat. Cette hostilité de

la classe bourgeoise s'est conservée aussi longtemps que celle-ci se trouvait encore dans la période de la lutte, — période au cours de laquelle le but de ses attaques n'était pas seulement l'Etat, mais aussi l'Eglise et toutes ces puissances, dont elle invoque aujourd'hui l'alliance. La conscience de la classe bourgeoise, cosmopolite et étrangère à l'idée de l'économie fermée et en général de la vie nationale fermée, fut anarchique et hostile à l'Etat. Aujourd'hui naturellement où cette classe se conserve comme un tout seulement par le danger que signifie pour elle le mouvement prolétarien, aujourd'hui, la classe bourgeoise a cessé d'être dirigée par une conscience uniforme, elle a cessé en tout cas à être déterminée par une conscience positivement constituée. Les grands et bienfaisants progrès qu'elle détermina surtout sur le champ du développement technique (progrès dont *Karl Marx* ne manqua pas de faire l'éloge), ont eu lieu à l'époque où cette classe avait conscience positive et uniforme d'elle-même. C'est alors que la classe bourgeoise découvrit et forma, par ses grands représentants, l'idée de la société et donna par là lieu à la naissance de la science que l'on nomme la « sociologie ». Le fait que l'attention des grands représentants de l'idéologie bourgeoise se tourna au commencement principalement vers le côté économique de la vie sociale, par la création de l'école économique classique, n'est pas en contradiction à ce que nous soulignons plus haut. A l'encontre de plusieurs économistes d'aujourd'hui, qui, oubliant les grandes traditions de leur science, isolent d'une manière peu scientifique le phénomène économique et y font des recherches indépendantes de la vie sociale, les créateurs de l'économie politique classique partaient de l'idée de la société en général. « La grandeur scientifique des maîtres classiques a été éprouvée par la force avec laquelle ils ont traité les problèmes sociaux de la théorie économique. » (*Friedrich von Wieser*).

VII. — Le fait qu'on a opposé la notion de la société à l'Etat a constitué un changement historique dans la conscience de l'homme moderne. Ce qui est le plus étonnant dans toute cette procédure idéologique est ceci : la conscience bourgeoise, quoique se basant entre autres sur l'individualisme, a choisi justement comme symbole la société, c'est-à-dire une réalité

vis-à-vis de laquelle l'individu disparaît ou doit disparaître. Alors qu'on se serait attendu à ce que, suivant la direction individualiste qu'elle avait inaugurée, elle opposât l'individu à la société, elle a au contraire opposé la société, — qu'elle avait été la première à découvrir, — à l'Etat. Et, d'une manière concrète, elle a opposé à la force du grand et puissant individu que symbolise l'Etat (surtout l'Etat de l'absolutisme), l'idée des lois naturelles qui dirigent la société et l'économie, une idée qui, niant la liberté de l'individu, présente celui-ci comme un simple et impuissant exemplaire de son espèce. L'enseignement politique de la liberté de l'individu a été combiné avec l'enseignement philosophique relatif aux liens dans lesquels il vit, aux lois qui déterminent et régissent ces liens. La conscience du bourgeois a avec plaisir remplacé la soumission sous de grands et puissants individus par cet esclavage anonyme, par l'idée de la société comme un organisme, qui est desservi par ses membres de la même manière aveugle et mécanique, par laquelle sont desservis les organismes physiques : par les cellules qui les composent. Ainsi, une mythologie succéda à une autre. Les histoires des dieux et des héros ont été déplacées par le mythe qui a été créé autour de la nouvelle idole, de la société. De même que l'ancienne mythologie avait son art et sa poésie, et s'est développée en épopées et en drames poétiques, la nouvelle mythologie, — plus prosaïque en principe, — est devenue, grâce au roman, un objet de production artistique. Ses tragédies furent silencieuses, c'était les tragédies de tous les jours, et ne pouvaient pas inspirer le poète tragique qu'émeuvent seulement les passions des dieux. Ici, il s'agissait des aventures journalières des simples mortels, d'hommes faibles, qui, — en contraste avec *Prométhée*, — souffraient, non pas parce qu'ils abusaient de leur liberté et de leurs forces, mais parce qu'ils ne faisaient même pas usage de cette liberté et s'étaient pleinement soumis à ce que leur avait imposé le besoin dur et anonyme de la vie de tous les jours.

VIII. — Pour rendre utile à la science et à la vie en général la découverte à laquelle parvint la conscience bourgeoise, la découverte de la société, nous devons la débarrasser des préjugés qui l'ont accompagnée. Le premier préjugé contre lequel nous devons nous tourner est celui sous l'influence bienfaisante duquel s'est faite la découverte de la « société ».

Comme il a été dit plus haut, le bourgeois conçut l'idée de la société par opposition à l'idée de l'Etat. La conscience politique de l'homme moderne est née de l'antinomie créée entre la société et l'Etat. On a considéré que l'Etat symbolisait le mal, que la société symbolisait le bien. Nous avons naturellement dit plus haut que la science politique qui provint de l'idéalisme allemand, c'est-à-dire la théorie politique de la classe bourgeoise, a concilié la conscience bourgeoise avec l'Etat. Et même, bien des penseurs et surtout *Hegel* et *Lorenz von Stein*, que *Hegel* avait particulièrement influencé, ont interverti les termes par lesquels les premiers grands représentants de l'idéologie bourgeoise avaient formulé l'opposition entre l'Etat et la société et ont présenté l'Etat comme le bien, comme la réalisation de l'idée morale et la société comme le mal. Mais cela était naturel. La société du XIX^e siècle, par les nouvelles fermentations qui eurent lieu dans son sein, avait commencé à alarmer ceux qui, hier encore, se servaient d'elle comme du symbole de leur lutte. Le bourgeois qui avait conquis l'Etat et s'était réconcilié avec lui était prédestiné à son tour à être combattu par l'idée qu'il avait découverte et que le premier il avait dirigée contre l'Etat absolutiste, par l'idée de la société. Les armes par lesquelles le bourgeois a été combattu ont été forgées et offertes au prolétaire par le bourgeois lui-même. Sous l'idée de la société se réunirent tous ceux qui étaient destinés à se tourner contre l'inventeur de cette idée, contre le bourgeois. Il était donc naturel que le bourgeois quitta le principe d'où il était parti, le principe de la société et se fortifia derrière l'idée qu'il avait autrefois passionnément combattue, l'idée de l'Etat.

Il est clair que cette aventure idéologique du bourgeois compose simplement les différentes phases d'un certain mythe politique et ne doit pas influencer la science. Celle-ci, prenant la notion de la société de la conscience du bourgeois, doit l'affranchir de tout élément mythologique et l'élever à une notion théorique. Ceci peut se faire seulement si nous éloignons la notion de la société de la contradiction dans laquelle elle se trouve envers l'Etat. Mais ceci est l'œuvre de la sociologie systématique, qui a déjà accompli plus ou moins son devoir. Notre intention était simplement d'exprimer certaines observations sur la manière avec laquelle a été conçue et traitée pour la première fois l'idée de la société.